

The Coastal Review: An Online Peer-reviewed Journal

Volume 4
Issue 1 *Spring-Summer 2013*

Article 3

2013

La carte d'identité de Jean-Marie Adiaffi ou la quête identitaire à travers la symbolique de l'initiation allégorique

Theodore Akohoue
akohoue@hotmail.com

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.georgiasouthern.edu/thecoastalreview>



Part of the [Race, Ethnicity and Post-Colonial Studies Commons](#)

Recommended Citation

Akohoue, Theodore (2013) "*La carte d'identité* de Jean-Marie Adiaffi ou la quête identitaire à travers la symbolique de l'initiation allégorique," *The Coastal Review: An Online Peer-reviewed Journal*: Vol. 4: Iss. 1, Article 3.

DOI: 10.20429/cr.2013.040104

Available at: <https://digitalcommons.georgiasouthern.edu/thecoastalreview/vol4/iss1/3>

This article is brought to you for free and open access by the Journals at Digital Commons@Georgia Southern. It has been accepted for inclusion in The Coastal Review: An Online Peer-reviewed Journal by an authorized administrator of Digital Commons@Georgia Southern. For more information, please contact digitalcommons@georgiasouthern.edu.

***La carte d'identité* de Jean-Marie Adiaffi ou la quête identitaire à travers la symbolique de l'initiation allégorique**

Theodore Akohoue
University of Louisiana at Lafayette
Lafayette, LA, USA

Abstract

Since the earliest contact between Sub-Saharan Africans and Europeans, European literature tends to erase African history and civilization. Later, after an unsuccessful erasure, colonial literature denigrates it as primitive. Using the "identity card" as a motif in his novel, Jean-Marie Adiaffi exposes the defects of European colonization in its African colonies. Through an approach of allegorical initiation symbolism, Adiaffi revalorizes his culture, tradition, and identity all denied by colonial rule.

[Dans le contexte de la rencontre de l'Afrique avec l'Europe, suivie par la domination du deuxième sur le premier, la littérature occidentale a toujours eu tendance à nier à l'Afrique une histoire et une civilisation, à indexer son peuple de primitif. Usant de la «carte d'identité» comme prétexte dans son roman, Jean-Marie Adiaffi va exposer les tares de la colonisation dans les colonies africaines. A travers l'approche du symbolisme de l'initiation allégorique, il va revaloriser sa culture, sa tradition, son identité, toutes niées par l'autorité coloniale.]

Publié en 1980, le roman *La carte d'identité* de Jean-Marie Adiaffi semble ne pas suffisamment attirer l'attention du monde littéraire. De nos jours, en Côte d'Ivoire, les écrivains ivoiriens s'adonnent à une nouvelle écriture pour mieux exprimer ce qu'ils ont à dire. Jean-Marie Adiaffi fait partie de ces romanciers ivoiriens qui pratiquent cette forme d'écriture appelée «N'zassa», (assemblage de type patchwork). *La carte d'identité* devrait être l'objet d'une attention particulière, compte tenu de sa richesse sur le plan thématique et stylistique. Pour la présente étude, nous retiendrons le thème de l'identité. La quête identitaire à travers la symbolique de l'initiation allégorique est l'approche qu'Adiaffi utilise pour traiter le thème de l'identité dans une Afrique où les Africains sont en perte de repère. Dans l'œuvre d'Adiaffi, la quête se présente à travers un voyage de sept jours que Mélédouman, le personnage principal du roman, doit effectuer à Bettié¹ à la recherche de sa carte d'identité perdue. Ainsi, le voyage de celui-ci s'inscrit dans le cadre de l'allégorie initiatique dont le couronnement est une renaissance symbolique.

L'histoire est celle de Mélédouman², un prince agni, arrêté, enchaîné, humilié, déshumanisé devant sa famille et son peuple, sans être instruit de son arrestation. Plus tard, il apprendra du commandant que son arrestation est due au fait qu'il n'était pas en possession de sa carte d'identité. Conduit en prison, torturé, vivant dans des conditions les plus déplorables; ce dernier est interrogé puis libéré. Le commandant Kakatika lui impose une semaine pour retrouver la carte d'identité. Mais devenu aveugle à la suite de mauvais traitements, il est condamné à retrouver ce document précieux dans les sept jours qui suivent. Avec sa petite fille Ebah Ya, il va entamer la recherche de cette carte. La suite sera une véritable quête qu'Adiaffi a choisi de raconter selon le calendrier traditionnel akan³.

Notre étude du roman s'appuiera sur une lecture ethnographique du texte. Cette approche nous permettra d'aborder les symboles culturels, religieux, linguistiques, constitutifs de l'identité, pour une bonne compréhension du texte. Outre l'apport ethnographique qui contribue à l'originalité de l'œuvre, nous montrerons que le parcours initiatique de Méléoudouman correspond au schéma initiatique classique comme le rapporte Simone Vierende dans son œuvre, *Rite, roman, initiation*. Cela dit, notre étude se construira autour de l'initiation de type allégorique qui suit une certaine chronologie symbolique : le voyage, la mort, la renaissance. Dans le cas de *La carte d'identité*, le motif de la quête de Méléoudouman est le reniement de sa culture et de son identité par l'autorité coloniale.

1. Le motif de l'initiation

Le voyage initiatique entamé par Méléoudouman a pour objectif d'une part, de lui faire découvrir les symboles, les arts, les croyances religieuses, tout ce qui constitue le pilier de la civilisation agni. D'autre part, de revaloriser sa culture et sa tradition. L'administration coloniale a le contrôle de Bettie; elle impose aux habitants un système d'identification qui est contraire à la culture des habitants. Pour Méléoudouman, la scarification sur sa joue, sur son corps, son statut de prince, constituent son identité. La preuve, c'est à cette forme d'identification contradictoire que l'autorité administrative impose à Méléoudouman:

...Ta carte d'identité ?
-Moi ?
-[...]
... Tu es devant moi, je te pose la question. Je te demande ta carte d'identité! (Adiaffi 27).

Ce dialogue entre le prince Méléoudouman et le représentant de l'administration coloniale, Kakatika⁴ Lapine, montre l'abus de pouvoir de même que le déni de l'identité du prince. Méléoudouman est surpris, ne sachant pas le motif de l'exigence du commandant du cercle Kakatika. L'autorité coloniale a le pouvoir de la lui demander parce que dans le contexte colonial, la légitimité de l'autorité administrative sur le colonisé est basée sur le rapport des forces. Le commandant le prouve en réclamant la carte d'identité du prince sans lui faire savoir le motif. De même, dans sa conception, le noir n'a ni civilisation ni les capacités du raisonnement, ce qui fait de lui un animal, violemment illustrée ici dans ses propos:

Les Noirs sont des sauvages, des primitifs, sans histoires, sans cultures, sans civilisation. De grands enfants paresseux, fainéants, stupides : aucune qualité morale ni intellectuelle. Autant le blanc est la perfection de la vertu, l'essence secrète qui dévoile toute chose, autant le Noir est la perfection du vice...(21).

Cette assertion de Kakatika fait écho à la pensée de certains intellectuels de la deuxième moitié du 19^e siècle comme Hegel et Gobineau qui niaient aux nègres une civilisation. Par conséquent, l'argument du représentant colonial était d'assimiler le nègre. Ayant foi à sa mission : «il croyait dur comme du fer, dur comme son administration, à sa mission civilisatrice [...]» (21). C'est ce désir d'apporter la civilisation au nègre, de vouloir faire table rase de sa culture, de sa tradition, de ses coutumes qui vont inciter Méléoudouman à reconstituer l'intégrité, d'être soi-même:

MÉLÉDOUMAN VEUT ÊTRE MELEDOUMAN

Est-ce vouloir dépasser ses propres forces que de vouloir être ce que l'on est ?

Racine : Méléoudouman veut être sa propre racine.

Sève : Méléoudouman veut être sa propre sève.

Arbre : Méléoudouman veut être son propre arbre. (115-116)

C'est cela qui va le motiver à mener cette quête symbolique de sept jours, correspondant au «calendrier sacré» et ancestral de sa tribu d'origine, où il choisit comme guide sa petite fille Ebah Ya âgée de sept ans. Avant de commencer son périple, Méléoudouman se rend compte qu'il ne peut pas effectuer ce voyage seul; il implore ses ancêtres de lui venir en aide : «Chers ancêtres, soutenez mes pas chancelants sur cette route jonchée d'invisibles embuscades» (60). Le prince est conscient qu'il a besoin des forces surnaturelles pour qu'elles veillent sur lui, le protègent, l'aident à surmonter les difficultés qu'il va endurer pendant le voyage.

2. Le Voyage

Le voyage de Méléoudouman va le conduire dans différents endroits, où il va découvrir les piliers de la civilisation agni. C'est une allégorie qui montre la place et l'intérêt porté à la culture. C'est ainsi que, libéré de prison, ayant perdu la vue, avec un miroir à la main et guidé par sa petite Ebah Ya, il découvrira le dimanche sacré (Anan Moré)⁵, premier jour de son voyage «le quartier des génies», qui est le quartier des arts. Sa visite de la cité artistique va lui permettre de donner sa perception de l'art africain : «L'art était considéré ici, outre sa vocation originelle qui est l'expression de la beauté et des formes originales, comme l'expression sacrée des forces invisibles et surnaturelles scellées par les génies [...]. Les objets d'art représentent l'âme profonde du peuple» (74). Sa vision de l'art africain par rapport à l'art européen, est que chez l'Africain, l'art n'est pas une simple expression esthétique. L'art sert à communiquer avec les forces surnaturelles. Dans sa pérégrination, il valorise la culture akan, qui est menacée par le système colonial qui cherche à en faire table rase. Comme il l'affirme dans ce propos, «Détruire le mythe d'un peuple, c'est annihiler une dimension vitale de sa vie», c'est ce qui explique l'acharnement du père Joseph, qui s'adonne à brûler, à récolter les statuette et les masques sacrés, pour orner son salon qui devint le «bois sacré» (85). C'est ainsi que, témoin de l'événement qui se déroule le jour d' «Anan Kissié»⁶, il va découvrir le conflit entre deux mondes opposés culturellement et religieusement. L'un sous l'autorité du père Joseph qui s'adonne à la profanation des valeurs religieuses de la tribu Bettié :

«Il était allé profaner l'île sacrée, pour piller tout ce qui s'y trouvait. Les plus beaux des objets sacrés de son butin furent ... la collection des tambours parleurs...le Kinian Pli⁷, le tambour parleur sacré» (86). Et l'autre sous la direction de la reine des féticheurs, la reine Ablé, avertie par la société secrète des «Komian»⁸, elle devait intervenir pour réquisitionner les objets sacrés attestant l'identité de la tribu Bettié, sinon, «d'aucuns auraient pu soutenir qu'elle avait perdu sa puissance, détruite par celle des blancs, plus forte. L'enjeu était ...d'une importance capitale. Conflit de deux mondes, de deux puissances, de deux pouvoirs» (86). Comme le décrit aussi Cheikh Hamidou dans *L'aventure ambiguë*, la religion est non seulement source de distinction des conceptions de l'univers et de l'homme, entre l'Afrique et l'Occident, elle est source de conflit entre les deux sociétés.

La prochaine étape est celle où Méléidouman commence la journée, lorsqu'un élève dans sa course est venu se jeter dans ses bras. L'écolier le supplie de demander pardon à son maître d'école parce qu'il a transgressé la règle qui interdit aux élèves de parler leur langue maternelle (Agni)⁹ au sein des locaux de l'établissement. Cela explique le mal complexe que Frantz Fanon a observé jadis chez tous les peuples colonisés : «Tout peuple au sein duquel a pris naissance un complexe d'infériorité du fait de la mise en tombeau de l'originalité culturelle locale [en l'occurrence de la langue maternelle], se situe vis-à-vis du langage de la nation civilisatrice» (Fanon 14). Pour notre héros, la langue traditionnelle mérite autant de considération que la langue du colonisateur, parce qu'elle est le support et le véhicule de la culture, du maintien des valeurs ancestrales et de la mémoire collective. C'est dans cette perspective que Méléidouman proteste devant l'instituteur à propos de la destruction de la langue locale:

Si nous enterrons nos langues, dans le même cercueil, nous enfouissons à jamais nos valeurs culturelles, toutes nos valeurs culturelles d'autant plus profondément que n'ayant pas d'écriture, la langue reste l'unique archive. La même pelle qui jettera la dernière pierre sur la tombe de nos langues, fera une croix sur nos valeurs. (Adiaffi 107).

A cet instituteur, Méléidouman fait le procès de la colonisation concernant le mépris de la langue maternelle. Il reproche aussi aux colonisateurs d'avoir manqué la vocation de conduire la libération de l'homme noir par le biais de l'éducation occidentale, comme il l'affirme en ces termes : «Cette belle école, qui avait dû apporter la lumière, apporte la nuit, [est utilisée] pour étendre l'obscurantisme sur le monde» (102). Pour lui, derrière l'éducation coloniale se cache ce projet de vouloir anéantir la langue locale au profit de l'hégémonie du français.

Une autre étape importante de sa quête initiatique est celle de sa présence pendant la cérémonie d'adoration des symboles qui représentent le passé, lui permettant de revivifier l'héritage par l'imploration et l'évocation des divinités à travers «les chaises sacrées», «le boubou magique», «le sceptre chamarré d'or», «attoungblans sacrés »¹⁰, «Kinian pli», «les danseurs». Tout cela atteste de la majesté du royaume sur lequel est bâti le trône. Il s'agit pour Méléidouman de revivifier les valeurs ancestrales.

L'initiation, quelle soit rituelle ou allégorique, suit une certaine chronologie qui est symbolique : le voyage, la mort, la renaissance. Les paragraphes précédents étaient le cadre de l'analyse du symbolisme du voyage initiatique. Notre deuxième point s'efforcera de mettre en lumière le symbolisme de la mort dans l'initiation allégorique.

3. La mort

Dans les deux types d'initiation mentionnés ci-dessus, la mort initiatique est une étape importante dans l'initiation du néophyte. L'absence de cette phase rend le processus initiatique incomplet. Comme le souligne Amadou Ouédraogo dans *Rites et allégories de l'initiation*, le symbolisme de la mort rituelle implique:

A la fois naissance, renaissance, résurrection, transmutation ontologique, l'initiation établit et manifeste l'indispensable lien entre la vie et la mort. Consécration d'une nouvelle vision de tout, l'initiation ne peut s'accomplir si elle ne comporte une phase où s'opère l'extinction ou l'anéantissement, disons la mort du néophyte. (112)

Quitter les siens c'est mourir. Une rupture qui selon les termes de Simone Verne est un «voyage dans l'au-delà» ou «l'entrée dans le domaine de la mort» (19). L'éloignement physique de Méléoudouman de son cadre familial marque sa rupture avec l'espace domestique, considéré comme l'espace profane qui représente son expérience antérieure. C'est un principe semblable qu'on trouve dans le film *Pièces d'identités* de Mwézé N'gangura, dans lequel le roi Mani Kongo quitte son domicile pour Kinshasa, puis pour Bruxelles. La mort symbolique peut se représenter sous d'autres formes, dont la bastonnade et les sévices reçus par Méléoudouman pendant son incarcération sous l'ordre du commandant Kakatika : «Gardes, amenez-le à la cellule de la vérité, matez-le jusqu'à ce qu'il attende raison» (45). Cette forme de torture est similaire à la flagellation que les jeunes initiés doivent endurer lors du rituel dans l'œuvre *Sous l'orage* de Seydou Badian. Il convient d'ajouter, les douleurs et supplices reçues font partie intégrante du symbolisme purificateur et de la mort. Il est important d'indiquer aussi, comme sous-entend Mircea Eliade:

La mort du néophyte signifie une régression à l'état embryonnaire. Cette régression n'est pas d'ordre purement physiologique, elle est foncièrement cosmologique. Ce n'est pas la répétition de la gestation maternelle et de la renaissance charnelle, mais une régression provisoire du monde virtuel, précosmique (89).

D'après Eliade, cette mort n'est pas physique, elle est abstraite, mais fondamentale dans l'initiation du néophyte en vue de la renaissance. Pour pouvoir accéder au stade de la transformation, l'initié doit supporter toutes les épreuves, comme celles que le prince a vécues et qui sont parfaitement illustrées le jour du dimanche sacré:

...On lui interdit de recevoir les visites de la famille. [...]. Ce n'est qu'au septième jour de sa détention qu'on lui permet de se laver. Chaînes aux

pieds, menottes aux poignets, ne pouvant bouger, Méléoudouman était obligé de tout faire dans cette case hygiénique : selles, et urine dans un vieux seau criblé de trous : une vraie passoire. [...], la cellule de la vérité qui était... celle de la mort, était tellement minuscule et basse que le prisonnier ne pouvait ni s'asseoir, ni rester debout, ni se coucher. (71)

Dans la perspective initiatique, l'image de la mort peut se présenter sous forme de séquestration ou de réclusion. Selon les caractéristiques de l'espace sacré qui doit être un lieu clos, en d'autres termes isolé de l'espace profane, on pourrait établir une analogie avec la «cellule de la vérité» dans laquelle Méléoudouman vivait et où les visites lui étaient interdites.

Faisant un parallèle entre le symbolisme de la mort et celui des ténèbres, on pourrait évoquer les propos d'Eliade repris par Ouédraogo : «Les ténèbres sont un symbole de l'autre monde, aussi bien de la mort que de l'état foetal» (126). La perte de la vue de Méléoudouman est en quelque sorte un engloutissement de sa personne dans les ténèbres. Absorption nécessaire du néophyte qui est le «retour» dans le «ventre maternel». Elle se veut une sorte de sacrement qui après la mise à mort symbolique du novice, est susceptible de lui octroyer la résurrection et une nouvelle vie.

4. La renaissance

La résurrection du néophyte correspond à l'idée de renouvellement de l'être humain. Elle représente la transmutation qui s'est déroulée chez l'initié, et aussi le couronnement de l'acte initiatique. A la fin du parcours de Méléoudouman, le jour d' «Anan Moré», dimanche sacré, le prince s'est rendu au cercle pour annoncer au commandant qu'il n'avait pas trouvé sa carte d'identité. Sa surprise fut de voir le changement d'attitude du commandant et de ses subordonnés. Le commandant le «vouvoie», et chose plus surprenante, «Tous les gardes se sont levés, se sont mis au garde-à-vous pour le saluer respectivement. [...] ? Un garde s'approche de lui en faisant force révérence. S'étant mis presque à genoux» (Adiaffi 130).

Le prince est mis aux arrêts devant les siens, puis séquestré, parce que le commandant de cercle refuse de reconnaître sa tribu, les croyances religieuses animistes, l'identité du prince. Il apparaît un renversement des pensées, de perception du côté du commandant qui reconnaît l'identité du prince en lui rendant tout l'honneur et la dignité qu'il mérite. De même, les gardes reconnaissent la lignée dont le prince est issu. Par ailleurs, Kakatika continue sa reconnaissance du prince en se faisant le porte-parole de l'administration : «Nanan¹¹, nous allons vous présenter nos excuses les plus sincères sur cet incident regrettable» (151). L'idée de la renaissance symbolique du prince se manifeste par la réhabilitation de celui-ci par l'autorité administrative coloniale.

Conclusion

Ce travail nous a permis d'aborder un certain nombre de points qui gravitent autour du thème de la quête identitaire, à travers l'initiation allégorique. Le néophyte dans cette

situation est Mélédouman. Pour ce personnage, il s'agit de déterminer les éléments qui constituent, l'identité d'une collectivité, de jeter un regard introspectif sur soi-même. Il s'agit en quelque sorte d'«un retour en soi», et d'une prise de conscience dans une Afrique en perpétuel changement. Depuis la colonisation jusqu'à nos jours, l'Afrique continue de susciter de nombreux débats sur le plan économique, culturel et identitaire. Nombreux sont les Africains, intellectuels, cinéastes, politiciens, qui s'acharnent au chevet d'une Afrique malade, où les Africains depuis la colonisation ont perdu leurs repères. Les langues africaines dans les écoles n'ont pas la même considération que la langue du colonisateur. C'est pour protéger la langue locale que Mélédouman, le héros de *La Carte d'identité*, pendant son initiation, confronte l'instituteur Ablé pour lui faire comprendre l'importance de nos langues maternelles. Pour le prince, l'assimilation contribue au changement dans nos sociétés et la perte de notre identité. C'est ce comportement qui pousse Mélédouman à s'exprimer en ces termes : «Aujourd'hui tout à bien changé. Nous n'avons plus rien, nous ne sommes plus rien» (100), propos qui illustre une Afrique orpheline, une Afrique qui s'identifie à partir de ses valeurs culturelles, mais qui les a perdues.

Notes

-
- ¹ La ville natale de Jean-Marie Adiaffi située à l'est de la Côte d'Ivoire.
 - ² En langue agni qui veut dire «je n'ai pas de nom» ou «on a falsifié mon nom».
 - ³ Un groupe ethnique de l'est de la Côte d'Ivoire.
 - ⁴ En langue agni qui veut dire «monstre géant».
 - ⁵ Le dimanche sacré dans le calendrier agni.
 - ⁶ Le lundi sacré dans le calendrier agni.
 - ⁷ Le grand tambour sacré.
 - ⁸ Une féticheuse en langue agni.
 - ⁹ La langue maternelle de Jean-Marie Adiaffi.
 - ¹⁰ Le tambour parleur.
 - ¹¹ L'honorable ou grand-père.

Bibliographie

- Adiaffi, Jean-Marie. *La carte d'identité*. Paris: CEDA, 1980. Print.
- Badian, Seydou. *Sous l'orage*. Paris: Présence Africaine, 1963. Print.
- Eliade, Mircea. *Initiation, rite, sociétés secrètes*. Paris: Gallimard, 1959. Print.
- Frantz, Fanon. *Peau noire, masques blancs*. Paris: Seuil, 1995. Print.
- Kane, Hamidou Cheikh. *L'aventure ambiguë*. Paris: Julliard. 1961. Print.
- Kesteloot, Lilyan. *Les écrivains noirs de langue française: naissance d'une littérature*.
Bruxelles: Institut de Sociologie de l'Université Libre de Bruxelles, 1963. Print.
- Pièces d'identités*. Dir. Ngangura Mweze. Belgique, 1998. Print.
- Ouédraogo, Amadou. *Rites et allégories de l'initiation*. Paris: L'Harmattan., 2009. Print.
- Vierne, Simon. *Jules Verne et le roman initiatique*. Paris: Sirac, 1973. Print.